

MADAME DE STAËL  
TRADUCTRICE DE « FAUST »  
Textes inédits

C'EST PAS UN DES MOINDRES mérites de M<sup>me</sup> de Staël que d'avoir donné dans son livre *De l'Allemagne* les premières traductions en français de célèbres passages d'auteurs allemands encore inconnus en France. Nous savons combien elle avait pris de peine à s'initier tardivement aux difficultés de la langue allemande. Cependant, déjà en 1803, elle s'essaie à traduire en français quelques poèmes de Goethe. Elle traduit aussi l'italien et l'anglais, et s'efforcera même, en 1807, d'apprendre assez de portugais pour aider Don Souza de Palmela à traduire Camoëns.

La traduction est un art que M<sup>me</sup> de Staël apprécie vivement. C'est le moyen par excellence de faciliter les rapports intellectuels entre nations et d'amener les peuples à se mieux comprendre. Elle écrira, peu de temps avant sa mort, en 1816, dans une revue dirigée par l'abbé de Brême<sup>1</sup> :

Il n'y a pas de plus éminent service à rendre à la littérature, que de transporter d'une langue à l'autre les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il existe si peu de traductions de premier rang; le génie dans quelque genre que ce soit est un phénomène tellement rare, que si chaque nation moderne en était réduite à ses propres trésors, elle serait toujours pauvre.

Cependant, il est certain que M<sup>me</sup> de Staël n'a pas traduit elle-même tous les textes publiés dans *l'Allemagne*. Elle avait sous son toit un maître traducteur, un « génie », en la personne d'Auguste-Guillaume Schlegel, qui s'exerçait quotidiennement à transposer cinq ou six langues l'une dans l'autre avec une rare perfection. Benjamin Constant traduisait les vers allemands au courant de la plume; Lezay Marnezia, Charles de Villers, Prosper de Barante, Adalbert de Chamisso, le Baron de Voght, ne cessaient de traduire leurs pensées et celles des autres. La traduction était à Coppet très en honneur. M<sup>me</sup> de Staël n'avait donc aucune difficulté à se faire aider sur cet aspect secondaire de son travail. Mais un document inédit nous prouve qu'elle cherchait encore d'autres spécialistes. En 1807 et 1808, elle a l'occasion de rencontrer à Berne une traductrice de métier : Marie-Anne Steck, veuve du bernois Jean-Rodolph Steck, poétesse elle-même et connue par ses traductions des œuvres de Haller. M<sup>me</sup> Steck note dans son « Journal », le 5 juillet 1808 :

M<sup>me</sup> de St. me propose de traduire quelques beaux morceaux des poètes allemands. Elle m'écrit : « Vous pouvez me les adresser à Coppet. Je les joindrais à un ouvrage que je projette et que je compte faire imprimer.

---

<sup>1</sup> *De l'esprit des Traductions*, dans la *Bibliothèque Italienne*, 1816, 1<sup>er</sup> Trimestre.

Il faut que ces traductions soient en vers, cela me prendrait trop de temps et d'ailleurs je me rends justice, je ne fais pas de vers comme vous. Je ne serai jamais une première personne en vers alors que je puis me flatter d'en être une en prose. » Elle m'a proposé différents morceaux de Burger, de Klopstock, de Goethe, tous les moins traduisibles que je connais en allemand. Je m'en suis défendue de mon mieux. M. Schlegel est entré. « Voilà dit-elle M. Schlegel qui fait aussi des vers qui mériteraient d'être traduits ».<sup>2</sup>

Il semble que cette démarche de M<sup>me</sup> de Staël auprès de M<sup>me</sup> Steck n'eut pas de suite, car aucun des auteurs cités dans *l'Allemagne* n'a été traduit en vers, pas même Schlegel, qui aurait pu se traduire lui-même. M<sup>me</sup> de Staël se contente d'une prose approchée, suffisante pour suggérer le désir d'en connaître davantage. De nombreuses corrections faites sur les manuscrits successifs de la main de M<sup>me</sup> de Staël permettent d'affirmer que le travail est bien d'elle, avec ses faiblesses et, par moments, ses trouvailles.

Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, elle n'a même pas dû se soumettre à la censure de Schlegel ou de ses autres amis allemands, qui lui auraient épargné quelques inexactitudes. On connaît depuis longtemps la traduction qu'elle a faite du poème de Goethe intitulé *Le Pêcheur*. Nous avons eu le plaisir de retrouver le brouillon de ce travail dans les archives de Coppet. Goethe y fait allusion dans une lettre à Schiller, du 26 janvier 1804 :

M<sup>me</sup> de Staël est venue aujourd'hui chez moi avec Müller, après quoi le Duc ne tarda pas à survenir, ce qui donna un ton fort animé à la conversation et réduisit à néant mon dessein de lui corriger sa version du *Pêcheur*.

Quand enfin il put le faire, Goethe n'en fut pas satisfait. On relève, dans les notes encore inédites de M<sup>me</sup> de Staël<sup>3</sup>, cette remarque :

J'avais mis *la mer* dans ma traduction et Goethe m'a fait mettre *le fleuve* disant avec raison que toute l'ordonnance de son tableau serait gâtée si le pauvre pêcheur était placé à côté de la mer. Il me disait que les Français dans leur poésie aiment l'immense qui est le contraire du naïf, du naturel, du caractérisé.

Voici ce brouillon, qu'il est intéressant de comparer avec le texte imprimé dans les *Œuvres complètes* (t. XVII, p. 439) :

L'eau murmure, la vague approche, un pêcheur s'assoit sur le bord calme et tranquille. Jusqu'au fond de son cœur, il suit des yeux son ha-

<sup>2</sup> Journal de M<sup>me</sup> Steck. Archives particulières.

<sup>3</sup> *Journal sur l'Allemagne*, inédit. Archives de Coppet.

meçon et pendant qu'il regarde, pendant qu'il observe, les flots se partagent et la nimphe [*sic*] humide sort de la mer. Elle lui chante, elle lui dit : Pourquoi donc employer la ruse et l'esprit des hommes pour entraîner mes enfants dans l'air brûlant et mortel? Ah si tu savois combien le petit poisson se trouve bien dans l'abime de la mort tu y descendrois toi même et tu ne serois heureux qu'alors. Le soleil qui t'éclaire ne s'est il pas rafraîchi dans l'Océan? La lune ne tourne-t-elle pas vers le monde une beauté nouvelle quand elle a respiré les vagues de la mer? N'es-tu pas séduit par ce bleu brûlant et humide qui répète le ciel jusque dans les profondeurs de l'onde? N'es-tu pas attiré par ton propre visage qui se peint à toi dans les flots de l'éternelle rosée?

L'eau murmure, la vague approche, elle mouille le pied nud [*sic*] du pêcheur. Son cœur est agité par les désirs communs s'il recevoit le salut de sa bien-aimée. La Nimphe [*sic*] lui chante, la Nimphe lui parle et tout finit pour lui; elle l'attire, il se précipite. On ne l'a jamais revu.

La plus intéressante des traductions faites par M<sup>me</sup> de Staël est évidemment celle de *Faust*. Aucune traduction française du drame goethéen n'avait été faite avant celle qui se trouve dans le livre *De l'Allemagne*, imprimé en 1810. Les manuscrits contiennent plusieurs scènes qui n'ont pas figuré dans le texte définitif. D'après une lettre de Goethe à l'éditeur Cotta datée du 2 décembre 1808, un sieur Lemarquan, commissaire français à Erfurt, sans avoir une connaissance particulière de l'allemand, entreprit de traduire *Faust* « en une prose libre et agréable »<sup>4</sup>. Mais il ne semble pas que ce projet ait été réalisé. Vers la même date, M<sup>me</sup> de Staël qui n'a pas encore lu *Faust*, écrit à Maurice O'Donnell le 6 mai 1808 : « Je donne à Frédéric Schlegel *Faust* terminé tout à l'heure par Goethe, cet ouvrage dit-on est très original. »<sup>5</sup> Si elle n'a pas lu *Faust* dès le premier jour, elle a quand même parfaitement senti le prodigieux intérêt de cette pièce. Peut-être en a-t-elle entrepris la traduction complète dont elle n'a voulu donner que des fragments dans son ouvrage. Il est même probable que M<sup>me</sup> de Staël a étudié et traduit *Faust*, non d'après cette édition de 1808 qu'elle transmet à Frédéric Schlegel, mais d'après les textes déjà connus sous le nom de *Fragments* et de *Urfaust*. Nous en avons la preuve dans un des trois manuscrits successifs où se trouvent les traductions de *Faust* : ce manuscrit – que, dans mon édition critique du livre *De l'Allemagne*, en préparation, je désignerai sous le vocable *B*, – donne la scène de l'Église avant la mort de Valentin, alors que, dans le texte imprimé, cette scène vient après. Or, dans les premières rédactions, Goethe avait à peine esquissé le personnage de Valentin comme on le voit dans le *Fragment* publié en 1790. C'est seulement en 1808 que, publiant son premier *Faust*, Goethe se décide à achever la scène de Valentin qu'il développe et change de place en l'insérant avant la scène de l'Église, où il introduit une allusion à la mort de Valentin. M<sup>me</sup> de Staël a donc connu le *Fragment* et l'*Urfaust* avant l'édition de 1808, qui lui permettra de rectifier son texte.

Nous avons, dans le texte imprimé de *l'Allemagne*, la scène de l'église et la scène de

<sup>4</sup> F. BALDENSPERGER, *Biographie critique de Goethe en France*, p. 90.

<sup>5</sup> Jean MISTLER, *Lettres de M<sup>me</sup> de Staël à Maurice O'Donnell*, p. 163.

la Prison, en entier. Mais, dans l'analyse complète que M<sup>me</sup> de Staël fait du drame, elle cite plusieurs autres fragments de dialogues, ou de monologues. Dans les manuscrits, nous trouvons en entier la scène de l'écolier et la scène entre Méphisto et Marthe.

Voici la scène de l'écolier<sup>6</sup> :

L'ECOLIER.

Je suis ici depuis très peu de jours, je viens, tout empressé de connaître un homme dont [tout le monde] on me parle avec tant d'admiration.

MEPHISTO.

(qui pendant le commencement de la scène a toujours le ton froid et pédant et ironique).

Votre politesse me charme; vous voyez en moi un homme comme un autre. Avez-vous déjà parcouru les curiosités de la ville?

L'ECOLIER.

Je vous en prie, intéressez-vous à moi. Je viens ici avec un si bon courage, passablement d'argent, beaucoup de jeunesse. Ma mère ne vouloit pas se résoudre à me quitter, mais je souhaitais d'apprendre quelque chose dans l'étranger.

MEPHISTO.

Vous êtes ici dans le véritable lieu pour cela.

L'ECOLIER.

Sincèrement je désirerois de repartir bientôt. Ces murs, ces grandes salles [chambres] où les écoliers reçoivent leurs cours ne me plaisent pas infiniment. On n'y aperçoit [ni arbres, ni gazon] point de verdure, point d'arbres, et je cesse d'entendre, de voir et de penser, quand je reste longtemps sur les bancs dans ces tristes salles.

MEPHISTO.

Cela vient seulement du manque d'habitude. Un enfant ne prend pas d'abord volontiers le sein de sa mère, mais bientôt il s'y attache, mais vous y arriverez de même avec la vérité. Elle vous plaira plus chaque

---

<sup>6</sup> Les mots entre crochets sont rayés.

jour.

L'ECOLIER.

Je veux l'embrasser avec joie; mais dites-moi seulement comment [j'y puis réussi] il faut s'y prendre.

MEPHISTO.

Expliquez-vous d'abord, avant que vous alliez plus loin. Laquelle des quatre facultés choisissez-vous?

L'ECOLIER.

Je voudrais volontiers devenir bien instruit, connoître tout ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel, la science et la nature.

MEPHISTO.

Vous êtes sur la route [directe] précise; ne vous en laissez pas distraire.

L'ECOLIER.

Je m'y livre de toute mon âme et de toutes mes forces. Mais, je l'avoue, un peu plus de liberté me conviendrait. Je voudrais passer agréablement mon temps en été, pendant les beaux jours de fête.

MEPHISTO.

Si vous employez le temps, il passe vite. Mais l'ordre en fait gagner beaucoup, mon cher ami. Je vous conseille de faire d'abord un cours en règle de logique. Là votre esprit sera bien dressé. On l'enfermera d'abord dans des bottes de fer à l'espagnole, pour que vous marchiez plus droit et plus lentement dans les routes des idées et que vous n'alliez pas, comme un feu follet, vous égarer à droite et à gauche. On vous enseignera, pendant longtemps, ce que vous auriez appris tout d'un coup et sans y penser, la majeure, la mineure, la conséquence. Voilà ce qui est nécessaire. Il est vrai qu'il en est de la fabrique des idées comme de celle d'un tisserand. Un mouvement remue mille fils, une pensée mille autres. Le philosophe vient et vous prouve que cela doit être ainsi. Car si le premier argument et le second sont vrais, le troisième et le quatrième doivent l'être, et si le premier et le second ne l'étoient pas il ne seroit plus question du

3<sup>e</sup> et du 4<sup>e</sup>. Voilà quelle est la science que les écoliers vantent partout. Celui qui veut analyser et décrire quelque chose de vivant commence par en chasser la vie, et puis veut ensuite la rappeler. Mais hélas! cela ne se peut plus. C'est ce que les chimistes nomment la recombinaison de la nature. Mais les chimistes qui prétendent y parvenir se moquent d'eux-mêmes sans le savoir.

L'ECOLIER.

Je ne puis pas facilement vous comprendre.

MEPHISTO.

Cela ira mieux par la suite, quand vous aurez bien appris la réduction et la classification.

L'ECOLIER.

Tout cela m'étourdit tellement que je crois avoir une roue de moulin dans la tête.

MEPHISTO.

De toutes les choses la plus importante à étudier, c'est la métaphysique, car il convient que vous sachiez à fond ce que l'homme ne peut pas savoir. Car pour tout ce qu'il comprend et ne comprend pas, vous aurez des mots très pompeux à votre service. Mais soyez exact aux heures, arrivez pour les leçons au coup précis de l'horloge. Soyez bien préparé; étudiez d'avance les paragraphes, afin de pouvoir dire encore mieux. Car ce n'est rien que ce qu'on lit dans les livres; il faut pouvoir écrire diligemment sur tout, comme si le Saint-Esprit vous dictait.

L'ECOLIER.

Vous n'avez pas besoin de me dire cela deux fois. J'y ai déjà beaucoup songé. Car quand l'homme possède les idées tout du long, il peut avec satisfaction les rapporter chez lui.

MEPHISTO.

Mais choisissez donc une des quatre facultés.

L'ECOLIER.

Je ne me plais pas dans l'étude de la jurisprudence.

MEPHISTO.

Je ne m'en fâcherai pas. Je sais ce qui en est de cette science. On hérite des lois et des codes, comme d'une maladie héréditaire. Elle se gagne doucement d'un pays à l'autre; ce qui étoit de la raison passe pour de la folie. Ce qui paroît un bien fait paroît un fléau. Malheur à vous d'être les petits-fils de vos pères. Quant aux droits que la nature vous donne en naissant, il n'en est jamais question.

L'ECOLIER.

Vous augmentez mon aversion pour cette science. Ah! qu'il est heureux, celui qui s'instruit avec vous. Je serois presque tenté de la théologie.

MEPHISTO.

Je ne voudrois pas vous induire en erreur, quand il s'agit de cette science. Il est très difficile de ne pas prendre [la fausse route], le mauvais chemin. Il y a en elle tant de poisons cachés et qu'on ne peut distinguer des remèdes! Le mieux est sur cet objet de n'écouter qu'un seul et de jurer au nom du maître. En fait, tenez-vous en aux mots. Vous arriverez alors par une route pure à la certitude.

L'ECOLIER.

Cependant il doit y avoir une idée dans un mot.

MEPHISTO.

Ça se peut; mais il ne faut pourtant pas trop se tourmenter là-dessus, car là même où les idées manquent, les mots viennent toujours à propos pour en tenir lieu. On peut très bien disputer avec des mots, bâtir un système avec des mots. On peut même avoir de la foi pour les mots, et les mots ne se laissent pas enlever un iota.

L'ECOLIER.

Pardonnez si je vous arrête encore par une question. Je ne voudrois pourtant pas vous fatiguer. Ne voudriez-vous pas me dire un mot décisif

sur la médecine. Trois années est un terme bien court, et la carrière est bien longue. Si quelqu'un veut bien vous indiquer ce qu'il faut, on en va bien plus vite et plus loin.

MEPHISTO (*à part.*)

Je suis fatigué d'être si sobre et si réservé dans mes réponses. Je veux faire un peu ici le diable [*d'un ton haut*]. L'esprit de la médecine est facile à saisir. Étudiez seulement le grand et le petit monde, l'univers et l'homme, puis à la fin, laissez l'un et l'autre aller, comme il plait à Dieu. En vain, vous vous épuisez dans l'étude de la science. Chacun n'apprend que de qu'il peut apprendre. Mais celui qui sait saisir l'occasion, voilà l'homme supérieur. Vous me paraissez assez bien bâti. Vous ne devez pas manquer de hardiesse. Apprenez surtout à conduire les femmes. Leurs éternelles plaintes, leurs innombrables maux peuvent être guéris de la même manière. Si vous savez être à demi-respectueux, vous régnerez sur elles, si vous vous confiez en vous-mêmes, elles se confieront en vous.

L'ECOLIER.

Ce que vous dites là se comprend mieux.

MEPHISTO.

Ainsi toutes les théories sont arides et ternes. L'arbre d'or de la vie porte seul des fleurs.

L'ECOLIER.

Je vous jure que tout ceci est pour moi comme un rêve. Mais puis-je obtenir de vous qu'une autre fois vous me fassiez connoître à fond toute votre sagesse?

MEPHISTO.

Ce qui peut se faire se fera.

L'ECOLIER.

Je ne puis m'en aller sans avoir présenté mon album. [m'accorderez-vous d'y mettre une ligne]. Voudrez-vous bien me faire la [faveur] grâce de vous y inscrire?

MEPHISTO.

Volontiers (il écrit et rend le livre à l'écolier).

L'ECOLIER (*lit.*)

Eritis sieut deus scientes bonas et malas.

Vous serez comme Dieu connoissant le bien et le mal.

*L'écolier [se courbe], fait des révérences et des remerciements jusqu'à terre.*

MEPHISTO.

Soyez fidèle à cette ancienne sentence de mon parent très proche le serpent. (*À part.*) Sa ressemblance avec la divinité l'agitera sûrement bientôt<sup>7</sup>. S'il parvient seulement à mépriser la raison et la science ces [forces sublimes] hautes puissances de l'homme, s'il cherche seulement sa force dans l'esprit de mensonge et d'illusions, alors, je serai maître de lui sans condition. La destinée lui a donné une imagination indomptable que rien n'arrête et qui s'élançe toujours en avant. Elle dépasse en un saut toutes les joies de la terre. Je l'entraînerai dans les égarements de la vie, mais la fade insignifiance de tout le ramènera de plus en plus à moi malgré lui.

Avide et insatiable, rien ne lui suffira plus [ses lèvres repousseront bientôt tous les aliments]. En vain il implorera la boisson rafraîchissante. Elle passera devant ses lèvres sans qu'il puisse la goûter. Enfin quand il ne se seroit pas donné au diable il n'en seroit pas moins perdu.

M<sup>me</sup> de Staël ajoute à cette scène un commentaire sur ce ton alerte et vivant qui trop souvent n'a pas été conservé dans le livre :

Je ne sais quel effet cette traduction sans le mérite et le piquant des rimes et de la rédaction en vers peut produire [en français].

Mais j'ai vu réciter cette scène par un homme qui a lui-même un [grand] rare génie, Verner<sup>8</sup>, et qui est aussi bon acteur que poète, et elle m'a paru du comique le plus fin et le plus [piquant] ingénieux. La niaiserie de l'écolier et le dédain du méchant homme, l'air ouvert du premier,

---

<sup>7</sup> Ce qui précède est dit par Méphisto à l'écolier et se trouve aux vers 2049-2050 de la Jubiläus-Ausgabe. Ce qui suit est dit par Méphisto en monologue aux vers 1851-1867. M<sup>me</sup> de Staël rapproche ainsi en les intervertissant des passages très éloignés.

<sup>8</sup> On sait que Zacharias Werner vint à Coppet en avril 1809.

le sourire amer du second peignent à merveille la sottise d'un certain genre de bonhomie [*sic*] et l'aridité d'une sorte d'esprit. Le comique allemand est d'ordinaire plus gros que le comique français, mais le comique de Goethe tient au contraire à des idées plus [ingénieuses] subtiles et plus philosophiques que le nôtre et ne s'adresse guère qu'à des gens d'esprit. Néanmoins, j'ai remarqué qu'en Allemagne, *Faust* plaisoit généralement. Les hommes qui pensent et sentoient la profondeur et cette masse [de gens] de personnes un peu facile à duper [qui compose] qu'on trouve dans ce loyal pays était bien aise qu'un [des leurs] [concitoyen] Allemand eût montré une si spirituelle connaissance de la malice humaine et même diabolique. Je me rappellerai toujours d'avoir vu entrer dans ma chambre à Leipsick un libraire allemand d'une gaucherie inconcevable et d'une lenteur égale à sa gaucherie ne pouvant rien comprendre de ce qui s'éloignoit le moins du monde de ses habitudes. Ce libraire m'impatienta cruellement. Je lui nommai par hasard *Faust* et son visage endormi s'anime, ses yeux fixés à terre pétillent, il se frotte les mains et me dit : « Ah! les Français ne prétendront pas du moins que ce Méphistophélès [n'est pas un homme] n'a pas de l'esprit. Cet excellent homme [étoit fier d'avoir] lassé de la bonhomie dont on abusoit je crois passablement, étoit fier d'avoir le diable pour compatriotes. Un autre genre de plaisanterie, plus fort que celui dont je viens de citer un exemple se trouve souvent dans *Faust* : c'est la plaisanterie du merveilleux, des prodiges des sorcières, des métamorphoses. C'est jouer avec la nature comme dans la comédie de mœurs on joue avec les hommes [le diable fait de certains prodiges au milieu des festins]. Mais il faut pour [jouir de] se plaire à ce genre de comique, renoncer absolument à ce qu'on appelle la raison et regarder les plaisirs de l'imagination comme un jeu libre et sans but. Car il est toujours facile de blâmer l'invraisemblance et la hardiesse de ces conceptions, mais il faut du moins se garder de les croire faciles, car les barrières sont toujours un appui, et quand on admet une sorte de littérature sans bornes, il n'y a que l'excès et l'empressement même de la pensée qui puisse y suffire. L'union du bizarre et du médiocre seroit la plus monstrueuse alliance en ce genre comme dans tous les autres.

Poursuivant l'analyse du drame, M<sup>me</sup> de Staël va intercaler, avant la scène de l'église, la scène si piquante de Méphisto chez Marthe. Cette scène a été ensuite supprimée. La voici :

MEPHISTO.

M'est-il permis d'entrer? Je demande pardon de mon importunité (*il s'incline devant Marguerite*). Je voudrois avoir l'honneur de parler à

Anne Marthe Schwerdlein.

MARTHE.

C'est moi. Que vous plaît-il de lui dire?

MEPHISTO (*bas à Marthe.*)

Je vous ennuie maintenant. C'est assez. Vous avez une noble visite chez vous. Pardonnez la liberté que j'ai prise de vous interrompre. Je reviendrai [ce] tantôt.

MARTHE (*en riant.*)

Marguerite, figure-toi ce [qu'il imagine] qui arrive. Le monsieur te prend pour une dame.

MARGUERITE.

Je suis une pauvre jeune fille. Ces parures et ces [ornements] bijoux (ce sont les présents que Faust lui a envoyés) ne m'appartiennent pas.

MEPHISTO.

Ce n'est pas seulement la parure, mais son regard et ses manières, qui me l'ont fait prendre pour une demoiselle de qualité. Je me réjouis bien de ce qu'il m'est accordé de rester.

MARTHE.

Quelles nouvelles apportez-vous donc? Que voulez-vous?

MEPHISTO.

Je souhaiterais avoir une histoire plus gaie à vous raconter. J'espère que vous ne serez pas fâchée contre moi. Mais je dois vous le dire; votre mari est mort et vous fait faire ses compliments.

MARTHE.

Il est mort, ce cœur fidèle. Ah! malheur à moi! Mon mari est mort, j'en mourrai!

MARGUERITE.

Ah! chère dame, ne vous désespérez pas.

MEPHISTO.

Écoutez mon triste récit.

MARGUERITE.

J'aimerois mieux n'aimer de ma vie que d'avoir à supporter une telle douleur.

MEPHISTO.

La joie doit amener de la peine et la peine de la joie.

MARTHE (*en pleurant.*)

Racontez-moi la fin de sa vie.

MEPHISTO.

Il a été enseveli à Padoue, près de Saint-Antoine, dans un cimetière [très bien] béni [où il dort] [repose pour l'éternité] et jouit du repos éternel.

MARTHE.

N'avez-vous rien à m'apprendre de sa part?

MEPHISTO.

Oui, une prière importante et difficile. Il vous demande de faire chanter pour lui 300 messes. D'ailleurs, mes poches sont tout à fait vides.

MARTHE.

Quoi! pas une pièce d'or, pas un bijou, pas même ce qu'un ouvrier conserve dans le fond de son sac, pour le donner en signe de souvenir, ce qu'il ne vendroit pas, quand il faudroit mendier; quand il faudroit mourir de faim.

MEPHISTO.

Madame, vos regrets me touchent [jusqu'au fond du cœur]. Mais en conscience votre mari n'a pas gaspillé son argent, et s'il a fait des fautes, il s'en est repenti amèrement. Il a bien versé des larmes à sa mort.

MARGUERITE.

Ah! que les hommes sont malheureux. Je veux [certainement] chanter pour lui plusieurs requiems du fond du cœur.

MEPHISTO.

Vous êtes vraiment digne de vous marier. Vous paraissez une aimable jeune fille.

MARGUERITE.

Ah! non. Ça ne me convient pas.

MEPHISTO.

Quand même ce ne seroit pas un mari qui se présenteroit, un homme qui fait la cour à une femme est toujours un des plus beaux dons du ciel. Il seroit bien doux de se promener en donnant le bras à cette charmante créature.

MARTHE.

Ce n'est pas l'usage du pays.

MEPHISTO.

Usage ou non, cela n'en arrive pas moins.

MARTHE.

Racontez-moi donc ce que je vous demande.

MEPHISTO.

J'étois près du lit de mort de votre époux. Ce lit n'étoit qu'un peu de paille humide. Mais votre époux est mort comme un vrai chrétien, et se trouvoit encore beaucoup plus heureux qu'il ne le méritoit. « Ah!

s'écrioit-il, que je me hais d'avoir ainsi négligé mon travail et ma femme. Ce souvenir me tue. J'espère au moins qu'elle me pardonnera dans ce monde-ci. »

MARTHE (*en pleurant.*)

L'excellent homme! Je lui ai déjà pardonné depuis longtemps.

MEPHISTO.

... Mais Dieu sait qu'elle avoit plus de torts que moi.

MARTHE.

Comment? comment? Il en a menti! Est-il possible de mentir sur le bord du tombeau?

MEPHISTO.

Si je m'y connois bien, votre époux a fait des fâbles dans ses derniers instants. « Je n'avois pas, disoit-il, un seul moment de loisir. Il falloit travailler pour mes enfants, pour ma femme, et jamais elle ne me laissoit manger en paix ma part du pain que je gagnois pour elle. »

MARTHE.

A-t-il donc oublié ma fidélité, mon amour, ma tendresse, la peine que je me suis donnée nuit et jour?

MEPHISTO.

Il ne l'a point oublié. Il dit qu'il a prié pour vous, lorsqu'en revenant de Naples, le vaisseau sur lequel il étoit a rencontré un corsaire turc qui portoit le trésor du sultan. Le corsaire a été pris et le trésor partagé.

MARTHE.

Eh bien! qu'a-t-il fait de cette part? qu'en a-t-il fait? Peut-être l'a-t-il enterré dans quelque [port] endroit?

MEPHISTO.

Une belle femme, qui l'aimoit tendrement, qui lui a fait voir toutes les curiosités de Naples, lui a pris sa part du trésor. Mais elle lui a montré tant d'amour et de fidélité, qu'il s'en est souvenu jusqu'à sa fin bienheureuse.

MARTHE.

Le drôle, le voleur! Ainsi notre misère, notre pauvreté ne pouvaient pas le détourner de sa vie licencieuse.

MEPHISTO.

C'est sans doute pour cela qu'il est mort. Si j'étois à votre place, je porterois le deuil de sa mort décemment, pendant une année, et je m'occuperois ensuite à chercher [pour moi-même un nouveau trésor] un second époux.

MARTHE.

Ah! Dieu, comme le premier étoit bon. J'en aurois difficilement un pareil dans ce monde. Je défie de trouver un garçon plus loyal. Il aimoit seulement trop les voyages, le vin étranger, les femmes étrangères et les maudits jeux de hasard.

MÉPHISTO.

[Bien, bien] [Allez, allez]. Bon. Toutes les choses pouvoient bien aller comme elles étoient, si de son côté il vous pardonnoit bien aussi quelques choses. Sur les mêmes conditions, je prendrais bien volontiers sa place.

MARTHE.

Ah! Monsieur, vous badinez.

MEPHISTO.

(*À part.*) Il faut que je me hâte de partir. Elle pourroit bien prendre le diable lui-même au mot. (*À Marguerite.*) Comment va votre cœur?

MARGUERITE.

Qu'est-ce que Monsieur entend par là?

MEPHISTO.

Bonne et innocente fille. (À *Marthe*.) Adieu, Madame. N'avez-vous rien de plus à me commander?

MARTHE.

Oh! dites-moi quand et comment, bien vite, si je pourrais avoir un extrait mortuaire, qui certifie comment mon cher ami est mort et enterré. J'ai toujours aimé l'ordre en toutes choses. Ne seroit-il pas possible que je fisse insérer la mort de mon mari dans la Gazette?

MEPHISTO.

Oui, brave femme. La vérité doit toujours être certifiée par deux personnes. J'ai un compagnon de bonne mine, qui attestera tout ce que je voudrai devant le juge. Je vous l'amènerai.

MARTHE.

Ah! Oui, dépêchez-vous.

MEPHISTO.

J'espère que la jeune demoiselle sera ici, quand nous reviendrons. Mon ami est un homme qui a beaucoup voyagé et qui sait avoir avec les demoiselles toute la politesse qui leur est due.

MARGUERITE.

Je rougirai devant lui.

MEPHISTO.

Vous ne devriez pas craindre de vous montrer aux rois de la terre.

MARTHE.

Nous vous attendrons demain dans le jardin.

Après cette scène M<sup>me</sup> de Staël enchaîne celle où Marguerite s'efforce de convertir Faust à ses idées religieuses, scène qui a été conservée dans le texte imprimé. Il est regrettable que M<sup>me</sup> de Staël ait supprimé ces deux scènes si importantes, qu'elle s'était donné la peine de traduire avec soin, afin sans doute de laisser la place à d'autres auteurs, qui aujourd'hui nous paraissent bien lourds. Tel ce « chant des bardes » de Klopstock, dont M<sup>me</sup> de Staël ne nous fera grâce d'aucune strophe, ou cette « Mélodie de la Vie » de A. G. Schlegel, singulière conversation entre un aigle et un cygne, où pas un vers ne nous sera épargné.

Une fois sa porte de fer entr'ouverte, la fameuse tour des archives de Coppet nous réserve peut-être encore d'autres sur prises et d'autres découvertes.

---

Source : *Revue canadienne de littérature comparée*, Toronto, University of Toronto Press, vol. 31, n° 2, 1957, p. 192-203.